

Chants solitaires

Jean-Simon DesRochers, *Parle seul* (avec sept illustrations d'Andrée-Anne Dupuis Bourret) Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 72 p., 14,95 \$.

Marcelle Roy, *Pattes d'oie*, Montréal, le Noroît, 2003, 80 p., 15,95 \$.

Danyelle Morin, *Cantejondo. Un chant profond, de vous à moi* (préface de Bruno Roy), Ottawa, David, 2003, 196 p., 13 \$.

Hugues Corriveau

Number 112, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37992ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2003). Review of [Chants solitaires / Jean-Simon DesRochers, *Parle seul* (avec sept illustrations d'Andrée-Anne Dupuis Bourret) Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 72 p., 14,95 \$. / Marcelle Roy, *Pattes d'oie*, Montréal, le Noroît, 2003, 80 p., 15,95 \$. / Danyelle Morin, *Cantejondo. Un chant profond, de vous à moi* (préface de Bruno Roy), Ottawa, David, 2003, 196 p., 13 \$.] *Lettres québécoises*, (112), 34–35.

Chants solitaires

Affronter ses craintes comme l'adversité.

P O É S I E

HUGUES CORRIVEAU

J'AI DIT ICI MÊME À QUEL POINT M'AVAIT CONVAINCU le premier recueil de Jean-Simon DesRochers, *L'obéissance impure*, je ne me dédirai pas en parlant de son second recueil, *Parle seul*, qui confirme, s'il le fallait encore, que nous sommes bel et bien en présence d'un auteur authentique, à la voix sûre et à l'écriture frénétique, comme s'il y avait cassure constante du débit tant viennent à la page les mots qui sont en rupture avec ceux qui précèdent, dans un dynamisme forcené qui emporte la lecture.

RYTHME GRAVE

Le recueil débute par cet avertissement étonnant :

*D'abord, c'est une histoire
pour filtrer le siècle déjà lu,
une histoire,
presque maison
où le cœur ne commence pas. (p. 9)*

On peut difficilement faire plus curieux et à la fois plus captivant. On entre là pour la parole même, pour cette manière si particulière d'amener le « cœur » inattendu dans cette « maison » — poème qui ouvre une « fenêtre » sur des « mots silhouettes » (*Idem*). Allons, précisons, lisons la troisième strophe : « D'abord, votre tête / qui bat la tête. / Ensuite maison, / ensuite fenêtre. » C'est bien ainsi que les choses se disent dans cette langue de DesRochers. Elle se veut d'une grande précision, ose redonner et remettre son sens dans le droit sens du poème. Il s'agissait, tout juste, d'une sorte de prologue non identifié, d'une sorte de préface aux textes qui viennent, tous donnés sous les titres de « Pays dehors » et « Pays dedans ». Le poète peut alors déclarer : « Je prétends qu'un visage / derrière la vitre / devient phrase. » (p. 15)

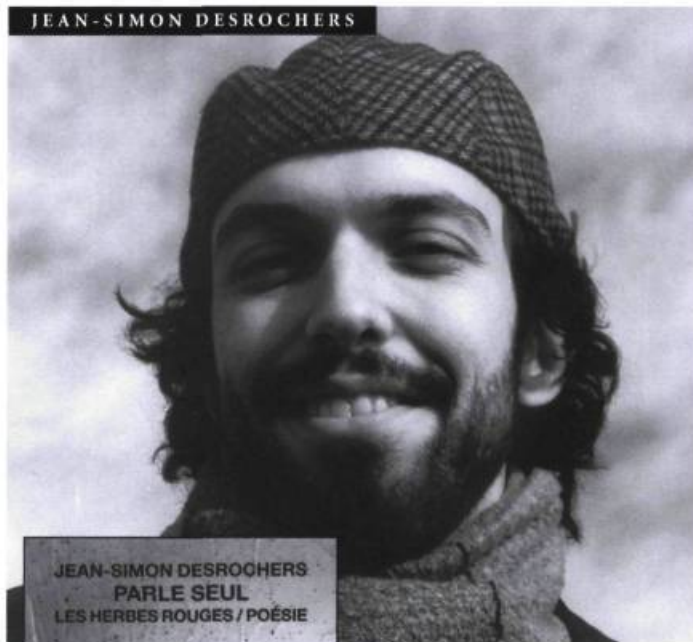
Chaque poème, sauf trois et le liminaire, comporte une ou des strophes précédées d'un tiret, comme s'il s'agissait là des lieux précis des soliloques auxquels renvoie le titre du recueil. Les poèmes cherchent à situer le poète dans le paysage qui l'entoure,

alors que la parole veut témoigner de la proximité ou de la distance des choses qui surgissent, imposent, s'imposent. Nuit du rêve insolite, jour de détresse ou d'accomplissement, sommeil-réveil, que de petits moments cousus au plus près de la vie qu'ici explore le poète. « Le mouvement sera garçon » (p. 16), nous prévient le poète au début de ses textes, et ce « garçon » souvent convié par la suite précise :

*— Bien éloigné de l'exacte science
moi le garçon, moi le peintre déposé là,
je renverse naïtre sur le pays dedans,
ce pays d'éclairs figés (p. 26)*

Ce recueil se donne un peu comme une réflexion sur le pays inachevé qu'habite le poète. Sans désespérer vraiment, il ne tremble que de cette immobilité dangereuse qui guette l'émoi. « — Moi le peintre perché haut, / j'orchestre quelques guerres, / quelques feux / qui prennent au pays son sommeil. » (p. 33) Et voilà que le poète s'intime l'ordre de parler, même seul, entre la méditation et la voix, entre ce qui sourd de l'âme et ce que l'œil constate du désastre de la planète, de ses goûts de mort et d'abomination. « Avec le cœur comme drogue sur un bûcher, / je deviendrai une arme pour dormir » (p. 55) ou pour dire le doute de tant savoir la vérité à décaper sous les apparences.

Voici un recueil qu'il faut relire plusieurs fois tant la densité de sa forme comme l'obscurité manifeste et voulue telle de certaines strophes appellent à la méditation.



CARCASSE D'ANGOISSE

En effet, cette « vieille carcasse d'angoisse » (p. 18) qu'est le corps vieillissant, c'est bien à lui que pense la poète Marcelle Roy dans ses *Pattes d'oie*. Sa poésie ouvre le passage vers une « vieille » au « corps fatigué » (p. 17) et « [la] saisi[t] [...] au cou », elle qui ne cache pas sa part de réalisme frappant. Marcelle Roy essaie de lire en elle « l'écriture du temps », celui qui passe, celui qui use, qu'on craint indéniablement. Puis, tout à coup, ayant « installé [s]on lit sur le bord du trottoir » (p. 20), voici que la poète veut intégrer la nuit, sans vieille accaparante, loin de l'angoisse de l'inéluctable. Cette poésie d'une grande simplicité mais aussi d'une non moins grande profondeur cherche à cerner ce qui passe de nous à travers l'éphémère de notre image, toujours flottante,

toujours partante vers un au-delà que jamais on n'atteint tout à fait. En seconde partie, la poète désire :

*J'inventerais si je le pouvais
un désert où les dunes
redeviendraient fondantes
sous une lumière aveuglante
le corps d'avant le regard (p. 27)*

Hélas ! bien irréalisable souhait que celui de faire marche arrière pour effacer les traces accablantes du délabrement ! Alors que « le poème seul / sait [la] rassembler » (p. 28), l'auteure n'en demeure pas moins d'une radicale lucidité, en front de mort comme on dit en front de mer :

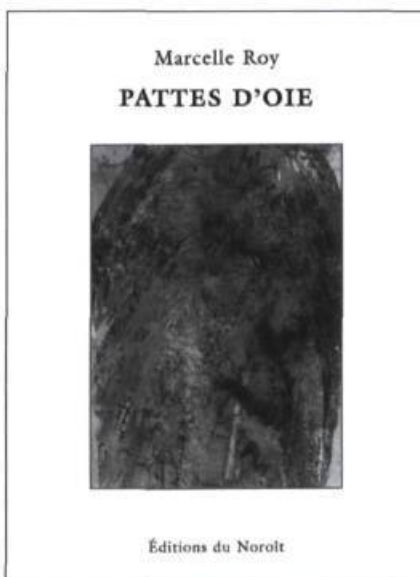
*La trahison du corps est intime
toujours plus inavouable
On la garde pour soi
jusqu'à l'incapacité
ce moment où l'on ne peut plus la cacher
ni espérer la dissoudre
par la parole (p. 31)*

Cette parole se désagrège de même, au rythme de l'effritement, peau mensongère, écriture prise au piège d'une détérioration chronique, « pensée / engluée dans la peur » (p. 45). « J'oublie parfois des mots / toujours les mêmes // jeunes et clairs / comme le jour », dit encore Marcelle Roy, alarmée de ne plus achever son parcours et ses notes puisque la fatalité tremble, puisque « le bonheur n'est pas cumulatif // le bonheur ignore la justice » (p. 55). Se regardant dans le blanc de l'âme, voilà qu'elle s'interroge : « dans les blancs immenses / entre les mots très rares / il doit bien y avoir / ce que tu aurais pu être » (p. 61).

Beau recueil à lire dans l'enchantement du soleil tombant pour ne pas tomber, justement, dans l'exacte impression que tout s'achève sans recommencement. Une chance, la poète sait bien, et l'écrit, que les jours succèdent aux jours, inexorablement.

CHANT ANDALOU

N'était la ferveur intense de ces textes, on croirait lire, en ce *Cante Jondo*, des poèmes de midinette. Tout y est tellement fleur bleue (et j'emploie l'expression sciemment, tellement la palette des couleurs se déploie ici, de texte en texte, avec une obstination presque musicale... ce qui n'excuse en rien l'abus qui en découle, même pas le fait que l'auteure soit d'abord et avant tout peintre...). J'ai déjà dit ailleurs, je le redis ici, que je ne croirai jamais à cette mise en page du vers libre qui utilise une justification à droite. Or, dans le recueil de M^{me} Danyelle Morin, tous les poèmes sont ainsi présentés. De toute façon, peu me chaut que ce soit ainsi ou autrement, la qualité et la profondeur de cette poésie-là ne gagneraient rien à être autrement présentées.



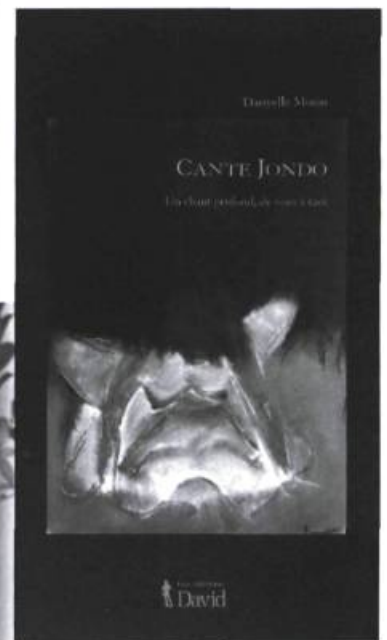
Éditions du Noroît

Ces textes se complaisent dans la mièvrerie d'un amour finissant, d'un corps aimé, touché jusqu'à plus soif. Les titres de ses cinq « Chants », à eux seuls, donnent une idée du parcours auquel nous sommes conviés, à savoir ceux « du désir », « de l'amour », « de l'absence », « du deuil » et « de la survie ». Qu'importe que cette suite trahisse un cliché évident, si encore l'auteure avait su en éviter l'écueil. Or, aucunement. Écoutons : « De ma main / naît le chant profond de mon silence / je souligne de pourpre et de mauve / mon arrivée à vous » (p. 23), alors « [...] se gonfle / la houle de mon désir » (p. 26), « De l'ocre à l'orangé / du vert ombragé à la nuit / je dessine le corps de nos sexes / tendresse et violence emmêlées » (p. 31). Elle demandera même à l'amant « d'errer dans ses intérieurs » (p. 32), c'est dire à quel point l'amour réserve parfois des surprises. Mais quand le ton devient franchement naïf, on est pris d'un certain saisissement : « Vous accueillir en moi / humer vos parfums d'homme / m'enivrer de vous // Éperdument vous enlacer » (p. 34-35), dira la poète et amoureuse en un navrant élan. Mais ça va finir, tout ça, « [d]ans la grisaille / d'une rupture annoncée » (p. 39), « [a]mère et chagrin [sic] / je noie ma vie / je respire petit » (p. 43) ; c'est ainsi que « [s]on amour se fane / dans un froufrou de feuilles mortes » (p. 57). Tant qu'à y être, allons plus loin encore dans le suranné et trouvons au détour : « Un écrin de soie moirée // Dedans / un pétale de carmin noirci » (p. 58). Et si on philosophait un peu, question d'en rajouter : « L'amour / une maladie du cœur / un cancer de l'âme // Quand il n'y en a plus » (p. 63). Là, j'avoue, j'en reste pantois et bouche bée.

Il ne suffit pas, je ne le croirai jamais, d'excuser quoi que ce soit parce qu'il s'agit d'un premier recueil ou que les accents de vérité sont tels qu'ils devraient à eux seuls faire fléchir l'esprit



DANYELLE MORIN



critique. Oh ! que non ! Surtout quand on accumule ainsi un nombre effarant d'expressions convenues et de tautologies sorties tout droit du dictionnaire des amours impossibles. Il faut bien l'admettre, ce coup d'entrée en poésie n'est pas très glorieux pour M^{me} Danyelle Morin, à laquelle on doit pourtant la fondation du Camp littéraire Félix où essaient de surgir certains nouveaux talents. On l'aura mal conseillée ? C'est bien dommage.